Didier Eribon, sociologue de la classe ouvrière et de sa mère

Par JFB le lun 23/11/2026 - 20:55



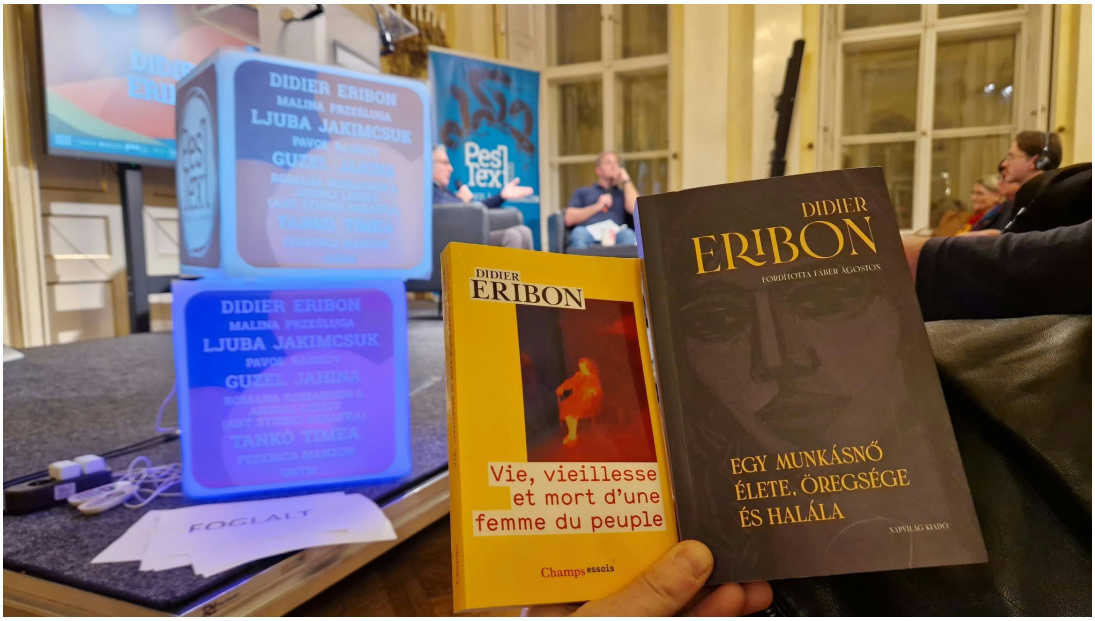
Accueil de star à Budapest pour un écrivain venu présenter son dernier ouvrage

Issu d'un milieu ouvrier, Didier Eribon est désormais l'une des figures intellectuelles françaises les plus reconnues à l'étranger. Il possède une capacité extraordinaire à mettre en récit son expérience de mobilité sociale, et à rendre compte de la vie d'une classe populaire en déclin, en décomposition, à travers des détails que seul cet « enfant prodigue » peut nous livrer. Il les met en perspective à l'aide d'une théorie sociale — inspirée par Marx, Bourdieu, Foucault et Simone de Beauvoir — qui rend justice aux opprimés, mais en refusant tout angélisme.

Didier Eribon, auteur de *Retour à Reims*, a reçu un accueil triomphal à Budapest, lors du « PesText Festival Littéraire International », dans les locaux du « PIM », Le Musée Littéraire Petőfi, logé dans un ancien palais du comte Károli, dans le centre historique de Budapest.

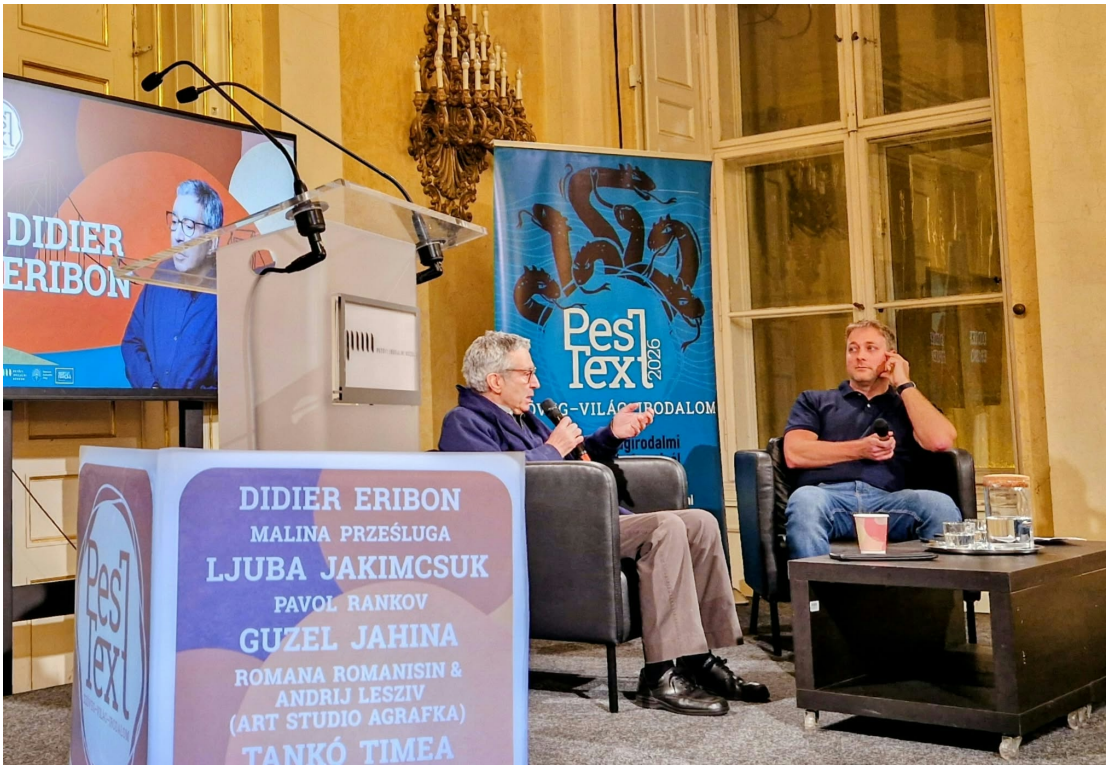
Sous les lustres et devant plusieurs centaines de personnes, Didier Eribon s'est prêté à un exercice de questions-réponses à l'occasion de la parution en hongrois de

son (relativement) nouveau livre, *Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*. Il a été interrogé, dans un esprit à la fois averti et amical, par son traducteur, le sociologue Ágoston Fáber.



Le public, composé principalement de sociologues et de littéraires, lui était acquis. Il a néanmoins pu regretter de ne pas avoir eu l'occasion de participer à l'échange en posant lui-même ses questions.

Fáber a commencé par évoquer un trio formé par Annie Ernaux, désormais Prix Nobel, Édouard Louis et Didier Eribon. La question, un brin provocateur, consistait à demander à ce dernier ce qui le différenciait des deux autres, lui qui serait le « moins connu ». Mais Éribon, plutôt que de s'en vexer, s'est prêté au jeu et, tout en louant Annie et Édouard, ses amis, a insisté sur ce qui faisait sa singularité par rapport aux deux autres : eux sont des écrivains, lui est sociologue. Un sociologue qui s'aventure aussi sur le terrain de la philosophie et de la théorie politique, mais ne prétend pas pour autant être écrivain. Son livre est d'ailleurs ponctué d'observations très concrètes, portant sur sa mère ou sur leur relation, mais aussi de réflexions théoriques qu'il en tire. À un moment, évoquant le dialecte champenois, qui était leur langue maternelle commune, et le français parisien, qu'il utilise désormais, il va jusqu'à décrire une situation de bilinguisme, qu'il rattache à son statut de transfuge de classe (p. 207).



Quant à Annie Ernaux, outre son Prix Nobel, ce qui la différencie des deux autres, c'est qu'elle est hétérosexuelle, précisa-t-il. Louis et Eribon, tous deux gays, ont, quant à eux, dû affronter les injures homophobes toute leur vie. L'un des moments les plus touchants de la conversation fut celui où il raconta avoir soudain compris, à treize ans, que les jurons homophobes de son père, avec lesquels il avait grandi, étaient dirigés contre lui.

Il est tout aussi intraitable à l'égard du racisme que de l'homophobie. « Je n'ai plus de frères ; j'ai coupé le contact », a-t-il déclaré vers la fin de la conversation. « Mes frères votent Le Pen, et je ne veux pas d'une famille fasciste. »

Sa vocation de sociologue, expliquait-il, était de restituer des existences, des types sociaux, le milieu ouvrier. Mais aussi de rendre compte de la « honte sociale », de la violence symbolique qu'exerce le langage des dominants sur les dominés — il ne faut pas avoir un accent provincial à Paris —, ou encore des injonctions à bien se tenir, au sens propre comme au figuré. Le constat sociologique qu'il a dressé était celui d'une structure sociale et d'inégalités de classe qui demeurent inchangées, d'une augmentation du nombre de pauvres en France (il devient de plus en plus cher de se nourrir et de se chauffer), tandis que les 500 plus grandes fortunes ont doublé leur richesse, une évolution qu'il n'a pas hésité à qualifier d'« obscène ». Eribon, a d'ailleurs pris publiquement fait et cause pour La France Insoumise et Jean-

Luc Mélenchon. Lors de son intervention, il a évoqué la répression policière des manifestations de lycéens et d'étudiants (« 11 adolescents ont perdu 1 œil »).



Didier Eribon et Gábor Erőss

Mais retour à la sociologie et à la philosophie ! Il a notamment évoqué deux figures tutélaires, à la fois maîtres et amis : Pierre Bourdieu et Michel Foucault. Ce qui les lie ? Chez l'un comme chez l'autre, l'analyse théorique est toujours en prise directe avec le monde social. Sa crainte ? Que Foucault — dont on fête le centenaire cette année —, le Foucault « tout feu, tout flamme », celui qui incarne sa passion personnelle, presque vitale (*L'Histoire de la folie*, son *opus magnum*, n'est-elle pas aussi son histoire ?!), s'efface au profit d'un Foucault certes érigé en monument de la pensée, mais devenu académique et figé.

Il a parlé de son expérience de gay, qui l'a conduit à quitter Reims et son milieu souvent homophobe, mais lui a aussi valu des rejets (y compris à Paris, où il fut traité d'« esthète »). Elle a également été à l'origine de rencontres et d'amitiés qui lui ont ouvert des portes : celles de la rédaction du journal *Libération* et d'intellectuels éminents, de Bourdieu à Marguerite Duras. Ce qu'il a qualifié de « miracle social ». Le fils d'ouvrier qu'il est n'a peut-être pas pu achever sa thèse ; le jeune homme gay étouffait peut-être dans son milieu d'origine ; mais à Paris, il est devenu non seulement « quelqu'un d'autre », comme il l'a dit, mais aussi «

quelqu’un », pourrions-nous ajouter. Car il a pu et su « jouer de l’un contre l’autre, le verdict de classe et le verdict sexuel ».

Simone de Beauvoir, autrice non seulement du *Deuxième Sexe*, mais aussi de *La Vieillesse*, a inspiré ce livre, *Vie, vieillesse et mort d’une femme du peuple*, qui aborde une thématique proche, mais dans un registre encore plus personnel : Eribon accompagne sa mère de la vieillesse jusqu’à la mort, en passant par un EHPAD où elle ne séjournera finalement que quelques semaines. « Elle s’est laissée mourir. » Et cela, en raison de l’isolement et des conditions de vie qui règnent dans ce type d’établissement. De cette expérience profondément intime, Eribon a fait un combat politique : c’est de là qu’est né ce livre. « Je suis le porte-parole de ma mère », ajouta-t-il « Il y a des mouvements de jeunes, mais il n’y a pas de mouvement de personnes âgées », a-t-il fait remarquer. Dès lors, l’écriture de ce livre s’est imposée à lui comme un devoir : parler de ce sujet tabou, du « trou noir » du grand âge, de ces corps reclus. Parler de la douche que sa mère n’a pas pu prendre pendant une semaine dans son EHPAD, faute de personnel ; parler de la manière dont nos sociétés traitent les personnes dépendantes. Le démantèlement du secteur public n’est pas anodin : il vise à pousser les gens à se tourner vers le secteur privé.

Son prochain livre ? « Arrivée à Paris » : arriver dans la capitale, en provenance d’une ville de province : une capitale et les milieux sociologiques qui le constituent.

La vieillesse ? « On n’a pas envie de lire un livre sur ce thème », disait-il. À nous de lui donner tort. Lisons!

Erőss Gábor

Didier Eribon, Vie, vieillesse et mort d’une femme du peuple, Flammarion, Paris. 2023.

Didier Eribon, Egy munkásnő élete, öregsége és halála, Napvilág Kiadó, Budapest, 2026. (trad. Ágoston Fáber)

- Catégorie
Sciences et recherches